

n'est pas encore passé pour tout le monde, les graines trouvaient cette chaleur sous les vêtements des femmes ou dans des lits bien bassinés. Aujourd'hui les petits éleveurs emploient des *couveuses*, minuscules appareils en cuivre ou en osier, dans l'intérieur desquels les graines trouvent une température convenable—de 60 à 68 degrés Fahr.—grâce à la lente évaporation de l'eau d'une capsule chauffée par une lampe à alcool. Dans les éducations importantes, on affecte à l'incubation des compartiments spéciaux, appelés *chambres d'éclosion*, chauffés par des calcifères.

Les vers ainsi levés au fur et à mesure de leur éclosion sont placés dans une pièce chauffée à 43 degrés. Très voraces dès leur naissance, ils réclament constamment de la nourriture, qu'on doit hacher et tamiser avant de la leur servir.

Cinq jours après l'éclosion l'appétit de l'insecte double. C'est là un signe précurseur d'un événement fort grave qui se répètera cependant quatre fois durant la courte existence de la larve, et auquel on donne le nom de *mue* : c'est un travestissement nécessité par les besoins du développement du ver, dont la première peau



LES DIVERS AGES DE LA LARVE

En général, on s'arrange pour que l'éclosion ait lieu à l'époque où les mûriers ont développé leurs premières feuilles, afin que les jeunes vers trouvent une pâture appropriée à leur âge.

LE VER.—Vers le onzième jour d'incubation la graine commence à changer de couleur. Sa teinte lilas se fane et fait place à une nuance blanchâtre ; c'est le moment d'élever la température à 72 degrés. Trois jours après la coque béante livre passage à un infime animal vermiforme d'un beau noir, luisant comme du jais et tout chétif, tout humide, tout frileux, ses longs poils noirs—que la loupe montre comme autant de piquants de porc-épic—collés à son petit corps débile. Et ces vers duvetés, à peine longs de trois millimètres, grouillent déjà dans le tiroir de la couveuse et piétinent les œufs qui ne sont pas encore éclos. Ceux-ci seront délivrés de leurs oppresseurs par un artifice : l'éleveur, en effet, couvrira le tiroir avec une pièce de tulle sur laquelle il posera quelques bourgeons bien tendres de mûrier. L'odeur attirera le jeune insecte qui, escaladant les parois, traversera sans difficulté les mailles de tulle et se mettra à dévorer le repas qui y est servi. Lorsque les bourgeons seront suffisamment criblés de petits points noirs, on les enlèvera délicatement pour les placer au milieu de petites claies de roseaux ou d'osier dont le fond est couvert de papier blanc.

rigide devient un fourreau gênant qui ne peut se détendre au delà d'un certain allongement du corps. Ce changement de toilette, qui exige un labeur considérable, ne va pas sans une sorte de pénitence. Le sixième jour, en effet, le ver traîne languissamment sur sa nourriture sans y toucher et, grâce à l'écoulement abondant d'une bave soyeuse, il attache ses pattes à la feuille qui le porte. Puis il jaunit, cesse de manger, tient le haut du corps élevé, demeure dans une immobilité qui ressemble à un sommeil, et marque ainsi son entrée en mue par une inertie quasi cadavérique.

Bientôt sa peau se ride et se détache par feuilles très minces. L'exfoliation commence par la partie cornée qui forme le museau ; elle gagne les écailles du devant de la tête, qui s'évanouissent comme un masque en laissant surgir une nouvelle tête au museau plus allongé ; enfin les pattes se dégagent. En ce moment le plus dur de la besogne est accompli : le ver a trouvé un point d'appui, et quelques contractions lui suffiront pour abandonner l'ancienne peau à la feuille où il s'était amarré.

Au bout de douze à vingt-quatre heures, la chenille sort de mue, faible ; elle a besoin de repos pour donner à sa nouvelle enveloppe le temps de sécher, de s'habituer au contact de l'air. Pour les vers vigoureux, ce repos se limite à un quart d'heure, après quoi l'insecte se met en quête de nourriture.